

La tentation du vide: Port Moresby et les signes dans *Un thé au Sahara* de Paul Bowles

Frédéric LEPAGE

Le roman *Un thé au Sahara* (*The Sheltering Sky*, 1949)¹, de l'Américain Paul Bowles, présente l'histoire d'un couple, Port et Kit Moresby, voyageant en Afrique du Nord. La traversée de ce territoire les fait pénétrer de plus en plus profondément dans le monde arabe. Cette altérité, cette rencontre avec une autre civilisation, devient le prétexte à divers événements qui concerneront, entre autres, la relation de Port avec les signes. Dans son livre *The Fiction of Paul Bowles*, Johannes Willem Bertens affirme que Port est un nihiliste qui n'accorde pas de sens à la vie: «For Moresby life has no meaning, no ultimate purpose»². Si l'existence n'a pas de signification, qu'en est-il alors des signes? Nous aborderons la sémiotique de Port, problématique à plus d'un titre, dans deux situations complémentaires: dans sa relation avec la culture arabe et, ensuite, dans le délire causé par la typhoïde. Auparavant, nous définirons brièvement quelques concepts que nous utiliserons.

La sémiosphère et le signe

Nous emprunterons à la théorie de Lotman les notions de sémiosphère, de centre et de périphérie. Pour ce théoricien, la sémiosphère est un «espace nécessaire à l'existence et au fonctionne-

¹ Paul Bowles, *Un thé au Sahara*, trad. H. Robillot et S. Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 1952. Cet ouvrage sera dorénavant noté comme suit lorsque cité : (*TS*, folio)

² Johannes Willem Bertens, *The Fiction of Paul Bowles*, Amsterdam, Rodopi, 1979, p. 21.

ment des différents langages»³. C'est un espace essentiel à la communication, à la compréhension des signes. En effet, la sémiosphère est constituée, entre autres choses, de l'expérience sémiotique des membres d'une culture donnée. Selon Lotman, «tous les participants à l'acte de communication doivent en avoir quelque expérience, être familiarisés avec la sémiosis»⁴. Les interlocuteurs doivent partager une référence commune pour pouvoir se comprendre: la sémiosphère est ce savoir partagé qui permet aux sémioses de s'effectuer. Parmi ses exemples, Lotman traite des notions de «sujet de droit» et de la «personnalité», qui peuvent désigner, selon les cultures, un seul individu ou un groupe. Ainsi, il était difficile pour un Européen du XVIIIe siècle d'accepter la tradition russe voulant que l'épouse et les enfants soient punis pour les crimes du chef de famille: dans la sémiosphère russe, tous ces individus formaient une seule personne, une conception que ne partageait pas la sémiosphère européenne⁵. Pour comprendre adéquatement un texte ou un comportement mettant en jeu le sujet de droit (ou tout autre signe), le récepteur doit ainsi faire partie du même espace sémiotique.

Cet espace est constitué d'un centre où se trouvent les normes théoriques qui décrivent la sémiosphère. Lotman résume ainsi les deux étapes du processus de codification. D'abord, «une partie de la sémiosphère (en règle générale, un membre de sa structure nuclé-aire) crée sa propre grammaire dans le processus d'auto-description». Ensuite, on «s'efforce d'élargir ces normes à l'ensemble de la sémiosphère». Ce centre est une grammaire, une loi qui a la prétention de figer les signes. Selon Lotman, un système sémiotique codifié perd «les réserves internes d'indétermination qui [le]

³ Yuri Lotman, *La sémiosphère*, trad. Anka Ledenko, Limoges, PULIM, 1999, p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁵ *Ibid.*, p. 32-35.

rendaient flexible, plus apte à recevoir de l'information et à se développer dynamiquement»⁶.

Une sémiosphère contient également une périphérie. À cet endroit, les sémioses retrouvent leur indétermination, ce qui permet un renouvellement des savoirs. N'étant plus figés dans une loi, les signes peuvent subir des modifications. Selon Lotman, les pratiques sémiotiques de la périphérie «se trouvent en conflit avec les normes artificielles. [...] C'est le champ de tension où les nouveaux langages voient le jour»⁷. À la rigidité sémiotique du centre s'oppose l'indé-termination de la périphérie.

Par ailleurs, pour analyser les processus sémiotiques, nous nous servirons des théories de Charles S. Peirce. Nous rappelons donc succinctement le fonctionnement de quelques-unes des composantes de la sémiosse. Un signe peut être défini comme une chose qui renvoie à une autre chose. En termes plus précis, un représentamen (le mot «félin» par exemple) est lié à un objet (le concept de la félinité) grâce à un interprétant (entre autres, la connaissance des différentes espèces animales). Ainsi, pour les fins de cette étude, nous considérerons l'interprétant comme le savoir, l'ensemble des signes qui permettent la compréhension d'un autre signe. Le représentamen est la matérialité du signe alors que l'objet est ce à quoi renvoie le représentamen⁸. D'autres notions, rattachées aux concepts de sémiosphère et de signe, seront utilisées dans le présent texte: tel sera le cas de la frontière, que nous aborderons plus loin.

Le vide du désert

Avant sa maladie, Port est en interaction avec plusieurs autres personnes, que ce soit sa femme Kit, des indigènes arabes ou

⁶ *Ibid.*, p.17.

⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁸ Voir C.S. Peirce, *Écrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978.

des coloniaux européens. Il doit donc lire, interpréter les signes qu'il perçoit. À cet égard, la problématique que met en jeu ce personnage est intéressante. D'un point de vue général, Port est sensible à un monde vide, à un monde sans signe. À Boussif, lui et Kit contemplent le désert:

Et, bien qu'il sût que le silence et le vide qui lui touchaient tellement l'âme la terrifiaient, il ne pouvait supporter qu'elle le lui rappelât. C'était comme s'il nourrissait toujours l'espoir qu'elle serait enfin sensible comme lui à la solitude et à la proximité de l'infini. (TS, 102)

Ce vide est aussi perçu dans l'espace qui se trouve derrière le ciel. Là-bas, suppose Port, ne se trouve «rien, j'imagine. Rien que du noir. La nuit absolue» (TS, 103). Sans doute est-il exagéré de dire que Port désire sans réserve le vide: il affirme que le ciel *protège* du rien absolu. Malgré tout, il est réceptif au néant, beaucoup plus en fait que Kit qui le supplie de ne pas parler de la nuit derrière le ciel. D'ailleurs, le soir venu, Port retourne seul devant le désert et le ciel, symboles du vide, devant ce paysage qui, significativement, est disparu dans la noirceur: «Il n'y avait pas de lune; il ne pouvait voir le désert qui s'étendait à ses pieds - mais seulement les étoiles qui scintillaient durement dans le ciel » (TS, 105).

Cependant, bien qu'il soit attiré par un monde vide et sans signe, Port n'évolue pas dans un univers asémiotique. Il interagit dans un monde social, mais sa situation par rapport aux sémiosphères est particulière: on peut y lire les influences du vide et, aussi, d'un autre facteur. En effet, pour comprendre un signe particulier, le récepteur doit se trouver immergé dans l'espace sémiotique d'où est issu ce signe. Port, quant à lui, refuse de s'intégrer totalement aux cultures humaines, il rejette les conceptions du monde que partagent d'autres individus: «Mais mon monde n'est pas le monde de l'humanité. C'est le monde tel que, moi, je le vois » (TS, 97). Or, une sémiosphère est justement composée d'une expérience sémiotique partagée par une communauté. Port vit ainsi une relation problématique avec les sémiosphères.

La frontière: bilinguisme et traduction

Précisons davantage. Port est fasciné par le désert, espace sans signe, et il vit dans un univers de signes tout en s'excluant des communautés sémiotiques. Ces deux facteurs expliquent sa position dans les sémiosphères: il ne se trouve pas au centre. Comment accepter que les signes soient figés si nous sommes attirés par l'inexistence de la sémiose? Comment accepter une loi si l'on s'exclut du commun? La caractéristique d'une norme est d'être partagée par presque tous les membres d'une culture. Lotman affirme qu'un code est «"commun à tous", ce qui est le trait le plus important du système sémiotique central»⁹. Cela ne correspond pas à la situation de Port: au contraire, il s'exclut du commun.

Port se situe plutôt à la périphérie, lieu où les relations entre le représentamen, l'objet et l'interprétant ne sont pas figées dans une loi mais restent à compléter. Tout se passe comme si les sémioses étaient «déstabilisées» par son désir du vide. Certes, les signes sont encore présents, mais, du moins, les relations entre leurs composantes ne sont pas fixes: le signe est vacillant, il reste à construire. Plus précisément, son voyage en Afrique du Nord le confronte à un espace frontalier où se côtoient les pratiques sémiotiques arabes et occidentales. Lotman qualifie la frontière de bilingue et de polyglotte, car elle se trouve à la périphérie de deux cultures différentes: «Elle est toujours la frontière de quelque chose et appartient ainsi aux deux cultures frontalières, aux deux sémiosphères contiguës»¹⁰. Un tel espace possède des éléments, des signes qui renvoient aux deux civilisations. Contrairement au centre d'une sémiosphère, où les composantes du signe sont fixées dans une seule relation, la frontière est métissée, plusieurs sémioses étrangères s'y rencontrent: comme à la périphérie, les signes sont en mouvement.

⁹Lotman, *La sémiosphère*, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰*Ibid.*, p. 30.

Présentons brièvement la frontière mise en scène dans *Un thé au Sahara*. L'histoire se déroule durant la colonisation française, qui a donné lieu à une cohabitation forcée de deux cultures. Nous nous en apercevons, par exemple, lorsque le lieutenant de Messignac¹¹ raconte à Port certains événements, où l'on peut distinguer ce «bilinguisme» des pratiques sémiotiques: «Le lieutenant paraissait content; il sortit l'une après l'autre les inévitables anecdotes chères au colonial, et qui toutes avaient trait à la juxtaposition, parfois tragique, mais généralement ridicule, de deux civilisations incompatibles » (TS, 174).

Dans la description des villes visitées par Port et Kit, nous pouvons déceler des indices d'un espace frontalier. Le port où arrive le couple est un lieu où se côtoient des représentants de diverses cultures. Port affirme: «Je croyais que tous les cafés ressemblaient à ceux des rues, que tout le monde s'y trouvait mélangé: Juifs, Français, Espagnols, Arabes » (TS, 29). Dans plusieurs commerces du port, des Européens cohabitent avec les Arabes. Cette juxtaposition des civilisations peut également se lire dans cette description des vêtements européens et autochtones de quelques Arabes: «Seuls, leurs fez aux diverses nuances de rouge les distinguaient du reste de la population du port. Leurs vêtements européens étaient gris et élimés; il eût été difficile de dire quelle en avait été la coupe à l'origine » (TS, 12). De plus, les Arabes parlent une seconde langue (le français) de façon très acceptable bien que légèrement déformée. Voyant Port dans une décharge, l'indigène Smaïl lui crie: «*Qu'est-ce ti cherches là?*»¹² (TS, 25, souligné dans le texte)

Généralement, le bilinguisme d'un espace frontalier engage des processus de traduction. Lotman parle de la frontière comme d'«un mécanisme destiné à traduire des textes d'une sémiotique étrangère dans "notre" langue, le lieu où ce qui est "externe" est

¹¹ Dans la version originale anglaise, le lieutenant porte le nom d'Armagnac.

¹² Souligné dans la traduction et le texte original qui comporte des passages en français. Ces passages seraient fort intéressants à étudier mais nous ne le ferons pas, faute de temps.

transformé en ce qui est "interne" [...]»¹³. La sémiosphère traduit des signes qui appartiennent à une autre sémiosphère et les intègre ensuite dans son système. Il y a une introduction de nouveaux savoirs, ce qui correspond bien aux caractéristiques de la périphérie: une indétermination sémiotique est nécessaire pour que de nouvelles sémioses puissent être produites.

Un thé au Sahara présente quelques scènes de traduction. Dans l'une d'entre elles, Smaïl propose à Port de rencontrer Marhnia. Puisqu'il devra payer pour passer la nuit avec elle, Port en conclut qu'elle est une prostituée. Smaïl insiste cependant pour affirmer le contraire: «Comment pourrait-elle être une putain? Elle n'est pas en carte et ne vit pas dans le quartier réservé. [...] Elle danse dans le quartier réservé, mais elle n'a pas de chambre, pas de lit là-bas. Ce n'est pas une putain » (*TS*, 31). Peut-être que cette distinction n'est qu'un moyen utilisé par Smaïl pour appâter Port et calmer ses remords, mais nous pouvons aussi la voir comme une traduction. Par son expérience de la vie occidentale (c'est-à-dire son interprétant), Port associe le représentamen «prostituée» à l'objet «femme qu'il faut payer pour passer la nuit en sa compagnie». Cependant, l'interprétant arabe, que Smaïl apprend à Port, accorde un objet supplémentaire au représentamen «prostituée», c'est-à-dire «femme qui habite dans le quartier réservé à cette activité». Ainsi, Port a compris un signe de la sémiosphère arabe au moyen d'une traduction: un nouvel objet à été attribué à un représentamen grâce à un nouvel interprétant¹⁴. Est-ce que cet exemple suffit cependant

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Cet exemple rappelle la théorie de Delledeale sur la traduction, phénomène qu'il croit semblable (à une exception près) à toute autre sémios. La seule particularité concerne l'interprète, c'est-à-dire le personnage qui est le lieu des interprétants. Le savoir qui permettra à un individu de relier un représentamen à un objet sera transmis par une autre personne (l'interprète) qui a déjà compris ce signe particulier: «l'objet de tout discours ou signe (un tableau, par exemple) est le produit d'un signe interprétant qui, bien entendu, n'est pas isolé, mais fait partie intégrante d'une configuration dont l'interprète est le pivot [...]» (Gérard Deledalle, «L'altérité vue

pour affirmer que Port traduit convenablement la plupart des signes arabes, qu'il fait sienne cette culture autre? Plusieurs passages du roman nous incitent à répondre que non.

À la périphérie du monde arabe

Port reste malgré tout à la périphérie de la sémiosphère arabe: sa compréhension des signes et des comportements est loin d'être parfaite. L'exemple de la prostitution, qui a été analysé comme une traduction, peut aussi être vu comme une marque de l'incompréhension de Port envers les signes orientaux, méconnaissance causée, entre autres, par ses interprétants occidentaux. Ainsi, nous pouvons croire que Port n'a pas totalement assimilé la traduction de Smaïl, car il agit envers Marhnia comme si elle était une prostituée, ce qui soulève la colère de Smaïl: «Tu ne peux pas faire ça comme avec une putain! *Ci pas une putain, je t'ai dit!* » (TS, 40, souligné dans le texte).

Dans un autre exemple, peut-être plus éloquent, cette incompréhension de la sémiosphère arabe se poursuit dans la ville de Bou Noura. Port accuse l'aubergiste indigène Abd-el-Kader d'avoir volé son passeport. Avant de s'apercevoir de la disparition de son bien, Port avait quitté sa chambre quelques moments, laissant sa valise ouverte, et, au retour, l'aubergiste était devant sa porte: «Je l'accuse parce que la logique le désigne comme le seul voleur possible » (TS, 158). Toutefois, la logique seule n'explique pas entièrement les accusations. Il est vraisemblable pour Port que Abd-el-Kader soit le coupable, car, en plus des circonstances, il est arabe: «N'est-il pas naturel de le supposer? En dehors du fait que personne d'autre n'a eu l'occasion de le prendre, *n'est-ce pas justement le genre de chose que peuvent faire les indigènes*, si charmants qu'ils puissent être? » (TS, 158, nous soulignons). De façon implicite, Port manifeste un préjugé envers les Arabes, à savoir que ces derniers volent souvent.

par un philosophe sémioticien», dans Ilana Zinguer, dir., *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1991, p. 16).

Le lieutenant de Messignac, à qui Port raconte sa mésaventure, veut imposer à Port une autre lecture des événements. Il se sert de sa compréhension de la culture arabe (il la côtoie depuis de nombreuses années) pour affirmer qu'il est impossible qu'un Arabe ait pu voler un passeport: «Oui, partout il y a des voleurs. Dans ce pays comme ailleurs. Mais l'indigène, ici, [...] ne prend que de l'argent ou un objet dont il peut se servir. Il ne prendrait jamais une chose aussi compliquée qu'un passeport » (*TS*, 159). Finalement, on apprend que le voleur est Éric Lyle, un voyageur anglais¹⁵: de Messignac avait vu juste en doutant des accusations de Port. Face à un même représentamen (les circonstances précédant la découverte du vol), Port et le lieutenant ont chacun proposé un interprétant différent. Celui de l'Américain témoigne d'une vision stéréotypée de l'Arabe alors que celui du Français dénote une meilleure connaissance de la culture orientale. Nous pouvons même affirmer que l'incompréhension de Port perdure et qu'il n'a pas assimilé l'interprétant offert par de Messignac. En effet, il n'est pas convaincu des propos du lieutenant sur les Arabes et le vol: «Oh! dit Port non convaincu » (*TS*, 159). Ce qui le persuade de retirer ses accusations envers l'aubergiste indigène est plutôt le fait que le trafic de passeports soit très fréquent à Messad, ville où devait se rendre Éric.

Un autre obstacle de Port à la compréhension de la sémiotique arabe est sa connaissance insuffisante de la langue indigène. En l'absence d'un interprète, Port ne peut que s'absorber dans les sons d'une langue qui lui est incompréhensible. Telle est la situation dans le bordel de Aïn Krorfa: «La pièce bruissait de voix et de rires. Il s'installa sur un divan et écouta; bien qu'il ne comprît pas un mot de ce qui se disait, il s'amusait à étudier les inflexions de la langue » (*TS*, 141). Aucun objet n'est donné aux sons et il ne peut que se rabattre sur le représentamen. Un phénomène semblable a lieu lorsque Port désire se renseigner sur la ville de El Ga'a. Ne recueillant aucune information, il se rend compte qu'il apprécie le fait de ne rien savoir de sa prochaine destination: «Port s'aperçut qu'il éprouvait un certain plaisir à partir sans aucune preuve de son identité

¹⁵ Dans la version originale anglaise, les Lyle sont australiens.

pour une ville perdue dont il ignorait tout » (*TS*, 171). Aux yeux de Port, El Ga'a devient un signe vide, un signe sans objet.

Se trouvant à la frontière des sémiosphères arabe et occidentale, Port se situe aussi à la périphérie de la culture orientale. Dans la traduction, l'indétermination permettait de donner un nouvel objet à un représentamen. Malgré cela, la méconnaissance du monde arabe demeure grande et cette indétermination mène alors à des relations sémiotiques marquées par une problématisation du sens, de l'objet. Les signes sont mal ou pas du tout interprétés par Port: face aux représentamens, la difficulté est de leur trouver une signification en accord avec la culture d'origine. Sûrement pouvons-nous voir dans cette situation, cette «fragilisation» du signe, une conséquence de l'attraction de Port pour un vide sémiotique et de son autoexclusion des communautés sémiotiques.

Orientalisme

Dans plusieurs oeuvres (fictives ou non) mettant en scène un contact avec une culture étrangère, celle-ci est perçue comme une civilisation où la signification est peu présente¹⁶. Dans *Un thé au Sahara*, la difficulté d'accorder un sens aux signes s'accompagne d'une telle conception de la sémiosphère autre: le roman fait bien souvent preuve d'une conception orientaliste. L'orientalisme, qui remonte au XIXe siècle, a dressé un portrait peu flatteur des Arabes: «[Les sociétés arabes et musulmanes] are, in fact, regularly and widely maligned, on both an elite and popular level, for what

¹⁶ Telle est la démarche de Roland Barthes dans *L'empire des signes*, Genève, Albert Skira, coll. «Les sentiers de la création», 1993. Sans prétendre à une définition réelle de la culture japonaise, Barthes en prélève des éléments pour élaborer une image du Japon où le geste, le graphisme, le signifiant ont une plus grande importance que la signification, qui devient presque inexistante. Dans un cadeau, c'est l'enveloppe (le signifiant) qui est l'objet de la plus grande attention et non pas le cadeau (le signifié): «On dirait en somme que c'est la boîte qui est l'objet du cadeau, non ce qu'elle contient [...]» «[...] ce que les Japonais transportent, avec une énergie fornicante, ce sont en somme des signes vides» (*Ibid.*, p. 63-64).

are taken to be their inherent intellectual poverty, [...] their sexual deviancy, chauvinism and misogyny »¹⁷. Selon cette vision, l'Arabe se situe moins dans le domaine de l'intellect que dans celui du sensuel. C'est bien ce que l'on retrouve dans le roman de Bowles. Par exemple, la description du bédouin Belqassim le situe dans un registre animal et instinctif: «Il y avait une sorte d'animalité dans la fermeté de son étreinte, délicate, sensuelle, entièrement instinctive [...]»(TS, 279).

Un autre exemple du peu d'importance accordée à la signification est la conversation que Port et Kit ont avec un marchand indigène de Aïn Krorfa. Kit se plaint du peu d'intérêt intellectuel de l'échange: «J'ai pu me rendre compte par moi-même de ce que seraient les conversations ici, à quel point elle peuvent être incroyablement superficielles » (TS, 132). Dans sa réplique, Port ne nie pas cette superficialité et, au contraire, il affirme qu'elle est une caractéristique de la culture arabe: «Ils ont tout simplement une autre façon de vivre, une philosophie complètement différente» (TS, 132).

La sémiosphère arabe, d'un point de vue étranger, devient un monde où la signification est mise entre parenthèses: il n'est pas surprenant que Port s'attarde souvent aux représentations sans leur attribuer d'objet. Aussi, le voyageur américain peut quelquefois avoir l'impression que les Arabes ne produisent pas de signes. Par exemple, en observant la population locale dans les rues d'Eckmuhl-Noiseux, Port fait ce commentaire: «Mais que pensent-ils de moi? Rien, sans doute » (TS, 21). Il n'y a pas d'objet attribué à Port, qui est considéré comme un représentamen dans cet extrait. Port croit que les Arabes ne lui attribuent pas de signification, qu'ils ne produisent que des sémioses incomplètes.

¹⁷Ralph M. Coury, «Paul Bowles and Orientalism», dans R. Kevin Lacey et F. Poole, dir., *Mirrors on the Maghrib*, Delmar/New York, Caravan Books, 1996, p. 202.

En résumé, Port est attiré par un monde vide, un monde sans signe représenté par l'espace du désert, et il s'exclut aussi de toutes les communautés d'idées. Ces deux faits le mettent hors du centre des sémiosphères pour le situer plutôt à leur périphérie, lieu de l'in-détermination des signes: ces derniers ne sont pas disparus, mais, du moins, ils ne sont pas stables. Plus précisément, Port se trouve à la frontière des sémiosphères occidentale et arabe, où, par des processus de traduction, des signes arabes lui sont enseignés. Cependant, sa compréhension de l'autre, de l'Arabe, reste incomplète. Il demeure à la périphérie de cette civilisation, car le sens qu'il attribue à ses signes est souvent inapproprié. De plus, une vision orientaliste de la culture arabe est véhiculée par Port et par l'ensemble du roman: la sémiosphère étrangère est perçue justement comme un espace où la signification est de peu d'importance. À défaut de vivre dans un monde asémiotique, Port évolue dans une culture où il a de la difficulté à trouver la signification des signes et où il refuse d'attribuer des qualités intellectuelles aux êtres. Port vit dans un monde où les sémioses sont fragilisées.

Si nous nous attardons sur son prénom et sur sa signification en tant que nom commun, nous pouvons relever une coïncidence intéressante. En effet, un port est le lieu d'arrivée et de départ des voyageurs, le lieu de la rencontre des cultures, le lieu représentatif en somme de l'espace frontalier et périphérique: par son prénom même, Port semble dans l'obligation de vivre dans l'indéterminé.

L'espace de la maladie: la mort du signe

Face au désert, Port ressent la tentation du vide. Il souhaite s'immerger dans le monde arabe et dans le Sahara, car il espère y trouver le bonheur: «Le bonheur, s'il s'en trouvait encore, existait ailleurs: [...] dans l'ombre des cafés tapissés de nattes, où la fumée du haschich se mêle aux vapeurs de menthe ou de thé chaud; [...] au-delà des montagnes, dans le grand Sahara, dans ces régions sans fin qui sont bien l'Afrique » (*TS*, 57). Toutefois, Port meurt de la typhoïde avant d'atteindre son but. Le délire causé par sa maladie

occasionne cependant des changements sémiotiques qui le conduisent dans un état proche de celui qu'il recherchait dans l'espace désertique. Port atteint la disparition des signes par une maladie qui le tuera peu après, comme s'il était destiné à vivre dans l'incertitude sémiotique... comme s'il ne pouvait la quitter que dans la mort.

Durant son voyage et avant sa maladie, Port lisait des signes arabes. Il se trouvait en situation de communication: il était le récepteur d'un signe émis par un émetteur. Dans le monde du délire, Port est seul, ce qui n'est pas sans rappeler cette solitude qu'il appréciait dans le désert: «Par moments je ne suis plus ici et je n'aime pas ça. Parce qu'alors je suis très loin et tout seul. Personne ne pourrait jamais arriver là-bas. C'est trop loin. Et là-bas, je suis seul » (*TS*, 221).

Port se trouvant à l'extérieur des échanges sociaux, l'instabilité sémiotique qui le caractérise ne concerne plus des signes produits par autrui: elle se déplace plutôt vers les signes qu'il émet. Une désémiotisation de sa langue a lieu, tant sur le plan des mots que sur celui des idées. D'abord, il abandonne l'utilisation des sons:

Parfois, il parlait tout haut, mais cela ne donnait rien; cela suspendait plutôt le développement naturel des idées. [...] Les mots étaient devenus beaucoup plus vivants et beaucoup plus difficiles à manier [...]. Ils se glissaient dans sa tête comme le vent dans une pièce et éteignaient la lueur vacillante de l'idée qui se formait dans le noir. Il s'en servait de moins en moins. (*TS*, 226)

Une sémiose normale prend la forme suivante: un mot (le représentamen) renvoie à une idée, un concept (l'objet). Cependant, la typhoïde semble déranger ses aptitudes intellectuelles et Port se voit dans l'impossibilité d'établir correctement une relation entre un mot et une idée. Dans son délire, le représentamen devient si encombrant qu'il efface le concept auquel il est rattaché. Le lien entre le représentamen et l'objet est brisé. Alors que les sémioses du monde social présentaient des structures non figées entre le représentamen et son objet, les sémioses du monde du délire voient leurs liens se

défaire: de l'indétermination des relations sémiotiques, nous sommes passés à leur disjonction.

Une fois débarrassé des mots, Port se concentre entièrement sur ses idées. Est-ce que cela signifie que le personnage réussit à atteindre le sens qui était si problématique auparavant? Il nous semble que non. Les idées sont maintenant des représentemens, car il tente de leur donner une signification:

« La pensée en elle-même, se dit-il, un fait gratuit comme un graphisme pur. » Ces pensées revenaient, passaient en éclair à sa portée. Il essaya d'en saisir une, crut la tenir: « Mais une pensée de quoi? Qu'est-ce que c'est? » Et même elle lui fut alors arrachée par la poussée des autres qui se pressaient derrière elle. (*TS*, 232)

Aussi étrange que cela puisse paraître, Port pense, mais il aimerait connaître le contenu de ses idées. Il veut attribuer un objet («ce à quoi je pense») à un représentamen («je pense»). Malheureusement, ses tentatives se révèlent infructueuses: il est incapable d'aller plus loin que la simple sensation d'avoir une idée, il est bloqué au représentamen¹⁸.

Bref, dans son délire, Port subit une désémiotisation de sa pensée: les idées et les mots se sont séparés et mènent chacun une vie indépendante. Cette situation rappelle la manière dont Ferdinand de Saussure conçoit l'apparition de la langue. À l'origine, les idées et les sons sont séparés et chacun de ces groupes forme une masse amorphe où aucune délimitation n'a encore été effectuée:

¹⁸ Remarquons que cette impossibilité sémiotique est justifiée dans le délire de Port, car l'une de ses caractéristiques est justement cette absence de liens entre les choses: «Il se trouvait sur la frange d'un monde où chaque idée, chaque image, était douée d'une existence arbitraire, où toute relation entre une chose et la suivante avait été coupée» (*TS*, 132). Dans un tel contexte, la production de signe est irréalisable.

Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. En face de ce royaume flottant, les sons offriraient-ils par eux-mêmes des entités circonscrites d'avance? Pas davantage.¹⁹

Certes, quelques nuances s'imposent. Chez Port, un mot ou une idée reste distinct des autres mots et idées: dans son délire, une pensée est chassée par une autre. Cependant, la vitesse à laquelle défilent ses idées est si rapide qu'il lui est impossible de focaliser sur une seule de celles-ci: nous pouvons croire que, bientôt, les idées ne formeront plus qu'une masse où il sera impossible de clairement les distinguer. Le délire de Port mettrait donc en scène, si nous acceptons la théorie de Saussure, une régression vers un état d'avant l'apparition de la langue. Plus précisément, Port se trouverait dans un lieu intermédiaire entre la langue et la non-langue: les idées et les mots ne sont plus articulés entre eux tout en n'étant pas constitués en des masses informes. Port voulait s'immerger dans le vide sémiotique du désert, il se trouve à l'extérieur des sémiosphères, seul dans un univers où ses signes et sa langue sont déconstruits²⁰. Port avait dit à Kit: «Nous n'avons jamais trouvé le moyen, ni toi, ni moi, de pénétrer vraiment dans l'Existence. Nous avons beau faire, nous nous tenons en équilibre, à la surface, et nous sommes convaincus que la prochaine secousse nous jettera dehors » (*TS*, 103). Son appréhension s'est avérée fondée. Après un voyage à la périphérie d'une civilisation autre, Port se trouve maintenant dans un monde totalement autre, à l'extérieur des signes, des espaces sémiotiques. Il a quitté le monde humain en somme.

¹⁹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, coll. «Payothèque», 1972, p. 155.

²⁰ D'ailleurs, il serait sûrement possible d'inclure cette régression langagière dans une problématique plus générale du roman, à savoir le retour aux origines. Par exemple, un passage présente un retour à l'enfance, lorsque Kit se rappelle que, petite fille, elle brûlait des insectes avec une loupe (*TS*, 194-195). Un autre extrait montre Port qui se compare à l'un de ses ancêtres, les pionniers américains (*TS*, 109-110).

Conclusion

Fasciné par le vide désertique, Port vit, avec la culture arabe, une relation marquée par l'indétermination. Se trouvant à la frontière et à la périphérie de la sémiosphère arabe, malgré le phénomène de traduction, il éprouve envers cette civilisation une sensation d'incompréhension qui s'inscrit dans des relations sémiotiques que nous pouvons qualifier d'instables. La signification est inappropriée ou même inexistante. À cette difficulté de la sémiologie se trouve rattachée une vision orientaliste de l'Arabe. Port trouvera l'objet de sa fascination dans la maladie. Sa langue régresse, ses mots et ses idées se dissocient, la sémiologie est dans l'impossibilité de s'accomplir dans le délire, dans ce «désert intérieur». Port a définitivement quitté l'espace sémiotique: il ne lui reste plus qu'à mourir. Dans *Un thé au Sahara*, la traversée du désert et de la culture étrangère ne se fait pas sans mal: la mort est la destination de Port. L'incertitude et le vide sémiotique semblent contaminer le voyageur et le détruire: le néant engendre le néant. Il serait intéressant de vérifier, par l'analyse d'autres oeuvres, si le contact avec l'espace désertique peut également mener à un renouvellement des personnages et pas seulement à leur disparition.

Bibliographie

- BARTHES, Roland, *L'empire des signes*, Genève, Albert Skira, coll. «Les sentiers de la création», 1993.
- BERTENS, Johannes Willem, *The Fiction of Paul Bowles*, Amsterdam, Rodopi, 1979.
- BOWLES, Paul, *Un thé au Sahara*, trad. H. Robillot et S. Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 1952.
- COURY, Ralph M., «Paul Bowles and Orientalism», dans R. Kevin LACEY et F. POOLE, dir., *Mirrors on the Maghrib*, Delmar/New York, Caravan Books, 1996, p. 199-225.
- DELEDALLE, Gérard, «L'altérité vue par un philosophe sémioticien», Ilana ZINGUER, dir., *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1991, p. 15-20.
- LOTMAN, Yuri, *La sémiosphère*, trad. Anka Ledenko, Limoges, PULIM, 1999.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, éd. critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, coll. «Payothèque», 1972.